

PAYSAGE, ADMIRATION, PAROLES

Lía Mallol de Albarracín

On le sait bien : entre la France et l'Argentine a toujours existé un rapport intense et fécond, constant malgré des asymétries évidentes, qui s'est extériorisé de maintes manières dont l'admiration, la curiosité, le désir et l'affection mutuels. La francophilie passionnée de nombreuses générations d'Argentins en est une des preuves les plus manifestes ; parmi ces nombreux fidèles, **Victoria Ocampo** (1890-1979) ressort largement.

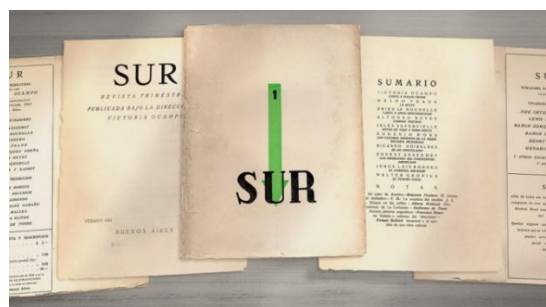


Il s'agit d'une femme admirable, intelligente, courageuse, créative, généreuse, visionnaire qui a consacré son éducation, sa fortune et sa vie à la mission de connecter culturellement l'Argentine avec le monde entier. On reconnaît en elle un « passeur » inestimable. C'est grâce à son dévouement que plusieurs écrivains argentins ont été connus à l'étranger et que plusieurs écrivains étrangers ont été introduits dans l'extrême sud du continent américain. Les auteurs français, tout particulièrement, sont redevables de ses talents de traductrice, promotrice, conférencière, éditrice, philanthrope...

Victoria Ocampo est née à Buenos Aires, capitale de l'Argentine, où elle est morte également ; mais elle a longuement voyagé autour du monde. Sa famille était très riche ; elle a été élevée par des institutrices étrangères qui lui ont appris à parler tout d'abord en français... Le français a été donc sa première langue : celle de son éducation intellectuelle, de sa communication intime, de ses multiples lectures et de ses premiers écrits. La France a été une deuxième Patrie pour elle, encore plus aimable que la première plusieurs fois, car souvent elle s'est sentie dépaysée parmi les gens de son cercle social (trop traditionnel et étroit) et parmi certaines autorités politiques. Elle s'est vivement opposée au régime du président Perón, ce qui lui a valu d'être incarcérée pendant quelques mois. Sa célébrité intellectuelle lui a valu d'être la seule femme de l'Amérique Latine à se rendre au Procès de Nuremberg. Elle a été la première femme à être

admise à l'Academia Argentina de Letras. Depuis sa jeunesse elle a participé activement dans tous les mouvements féministes, intellectuels et antifascistes : elle a fondé en 1936 l'Union Argentine des Femmes ; quelques années auparavant elle avait fondé « Sur », une prestigieuse revue culturelle qui a été lue dans tout le monde pendant longtemps et qui aujourd'hui encore représente un trésor pour les chercheurs universitaires ; entre 1958 et 1973 elle a été le président du Fonds National des Arts ; elle a reçu des distinctions diverses, notamment de la part du gouvernement français qui l'a nommée Officier de la Légion d'Honneur et Commandeur des Arts et des Lettres en 1962, alors qu'en 1965 l'Académie Française lui a octroyé la Médaille d'Or du Rayonnement de la langue et de la littérature françaises : voici des formes manifestes de reconnaissance envers l'énorme travail de promotion que Victoria Ocampo a toujours développé en faveur de la France.

Ses propriétés à Buenos Aires, San Isidro ou Mar del Plata ont pu témoigner de rencontres inoubliables entre les personnalités les plus importantes du XXe siècle, tout comme les pages de « Sur » conservent indélébiles les mots les plus résonnants et les pensées les plus admirables qu'ont produits tous les Continents pendant cinq décennies.

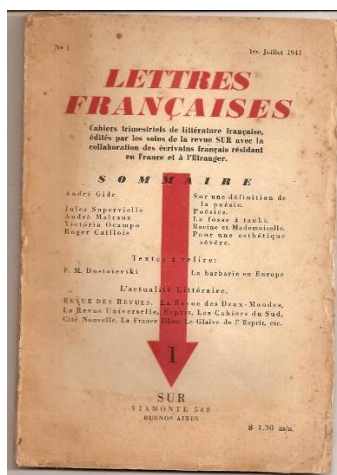


Parmi les nombreux auteurs français qui ont publié dans cette revue magnifique, il est impossible d'oublier André Malraux, Henri Michaux, Pierre Drieu La Rochelle, Denis de Rougemont, George Bataille, Jean Anouilh, Marcel Aymé, Simone de Beauvoir, Julien Benda, Georges Bernanos, André Gide, Étiemble, Ionesco, Aragon, François Mauriac, Saint-John Perse, Alain Robbe-Grillet, Romain Rolland, Antoine de Saint-Exupéry, Jean-Paul Sartre, Jules Supervielle, Paul Valéry, Paul Éluard, Albert Camus, Roger Caillois... La liste pourrait être bien plus longue, les signatures à ajouter seraient tout autant significatives.

Roger Caillois est né à Reims en 1913 et est mort près de Paris en 1978, un mois à peine avant Victoria Ocampo, sa grande amie, son grand amour... Il était arrivé en Argentine pour la première fois en 1939, au mois de juin, avant que la Deuxième Guerre n'éclate... Il était l'invité de l'éditrice de « Sur » pour donner quelques conférences autour du sens du sacré. Il était sociologue, écrivain, critique littéraire. Il était surtout jeune, séducteur, intelligent, sensible et ambitieux. Il est resté à Buenos Aires jusqu'à la fin de la Guerre.



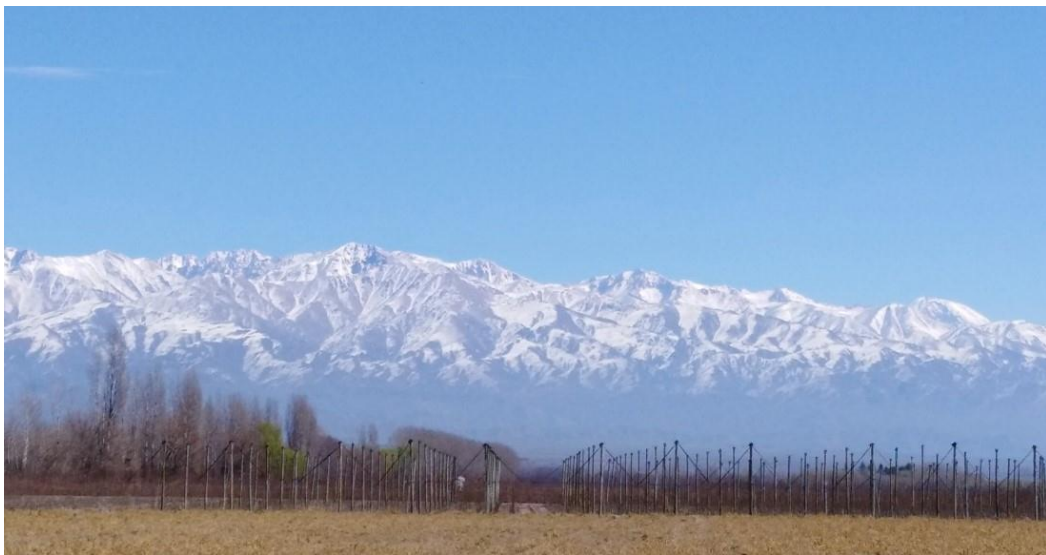
Aidé par son amie et protectrice, Roger Caillois a eu le privilège de faire partie du dit « Groupe Sur ». À Buenos Aires il a dirigé l'Institut Français et il a fondé sa propre revue : *Les Lettres françaises*. Cette publication a donné la voix et a garanti la libre expression des intellectuels français traqués par le nazisme et, en même temps, les a aidés à assurer leur contact avec le restant du monde car les numéros de la revue de Roger Caillois, imprimés sur papier bible en Argentine étaient lancés sur la France occupée par des pilotes anglais qui survolaient le continent au risque de leurs propres vies.



Quand il est retourné en France, en 1946, il a été fonctionnaire de l'UNESCO chargé de littérature et de culture. C'est à partir de là qu'il s'est compromis à promouvoir la littérature de l'Amérique Latine ; le même esprit l'a poussé à créer la collection « La croix du Sud » de la *Nouvelle Revue Française* chez Gallimard, où Borges a été publié pour la première fois, ainsi que Gabriela Mistral, Ernesto Sábato, Pablo Neruda, parmi tant d'autres écrivains devenus célèbres depuis. Roger Caillois a été le premier traducteur français de Borges. En 1971 il est entré à l'Académie Française au fauteuil numéro 3.

La Pampa (1939) et *Patagonie* (1942) sont deux des plus beaux textes écrits par Roger Caillois sur l'Argentine. Ils ont été publiés pour la première fois à Buenos Aires. Ce sont deux textes profonds, émouvants, d'une beauté exquise. Il est évident que les paysages argentins ont ébloui le voyageur français qui a traduit dans ces deux « méditations lyriques » les échos inoubliables de sa fervente admiration. Voici les dernières phrases de chacune: « Contrée toute d'espace et d'appel qui compose sur le sol un site comme il faudrait avoir l'âme » (*Patagonie*), « Je remercie cette terre qui exagère tant la partie du ciel » (*La Pampa*).

Je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que Roger Caillois aurait écrit s'il avait connu las Andes de Mendoza...





Les photos ont été prises par Mariana Alejandra Gordillo.